

américaine; la part du Mexique correspond seulement à 0.2 p. cent de cette somme.

Le Mexique n'a jamais participé à des missions de défense de l'hémisphère occidental et s'est opposé à ce genre de mesures sur le continent américain. Pas plus qu'à la guerre de Corée, le Mexique n'a participé à la force interaméricaine dépêchée en République Dominicaine en 1965. Il a refusé son appui, même moral, à la guerre du Vietnam, et s'est opposé à la création du Collège interaméricain de défense.

Méfiance viscérale

Le Mexique, comme le Canada, fait l'objet d'une très forte pénétration culturelle et idéologique américaine. Mais les Mexicains paraissent avoir développé, beaucoup plus que les Canadiens, une conscience nationale de leurs faiblesses et de leur vulnérabilité, et une méfiance viscérale pour tout ce qui vient du voisin du Nord. Évidemment les gouvernants savent aussi utiliser cette méfiance lorsqu'il s'agit de resserrer les rangs de l'unité nationale pour affronter quelque catastrophe comme l'explosion d'un superpuits de pétrole, une chaîne de cyclones, etc.

Il est permis de penser que les récentes audaces du président mexicain au Nicaragua et à Cuba n'ont pas ravi le grand capital. Mais même le patronat mexicain a une mesure d'avance sur le canadien: cette avance, c'est celle de s'être familiarisé sur les bancs de l'école avec un certain vocabulaire révolutionnaire et marxiste, institutionnalisé dès les années 20.

On peut déceler dans la politique étrangère nationaliste et tiersmondiste du Mexique, comme le laisse supposer le politicologue Ojeda, un désir du gouvernement de se légitimer devant certains secteurs de gauche de l'opinion, ou encore de conserver l'image révolutionnaire et nationaliste héritée de la Révolution ou encore de tempérer les assauts de la gauche (maintenant installée sur les bancs de la Chambre des députés) en lui donnant un juste élément de fierté.

Pour le Canada, comme pour le Mexique, l'une des principales conséquences du voisinage américain consiste dans la limitation des libertés d'action politiques. Comment expliquer, alors, que le Mexique ait pu dans le passé, et puisse encore «s'offrir le luxe» d'une politique étrangère autonome? Aller à Moscou quand les Américains boycottent les Soviétiques (parce qu'on pense ici que les Jeux Olympiques sont déjà suffisamment politisés)? Déclarer, comme l'a fait M. Lopez Portillo en accueillant Fidel Castro à Cozumel, que le leader cubain est l'un des chefs d'État qui aura le plus marqué notre siècle?

La lutte constante du Mexique contre sa satellisation par les États-Unis s'accompagne aussi d'une lutte contre un chantage quasi permanent que les États-Unis n'ont guère exercé contre le Canada. Ce chantage concerne la paix intérieure au Mexique et oblige ce pays à faire constamment la démonstration de la stabilité de ses institutions politiques. Plus d'une grande société commerciale en a profité dans le passé, note Mario Ojeda, pour exercer des pressions dans le but d'obtenir des